

GEORGET.

ET

GEORGETTE,

OPÉRA-COMIQUE,

EN UN ACTE.

Représenté pour la première fois, sur le
Théâtre de l'Opéra-Comique de la Foire
St. Laurent le 28 Juillet 1761.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Rue
St. Jacques.

M. DCC. LXIX.

A C T E U R S.

URSINUS.

MOROSINE.

GEORGET.

GEORGETTE.

LUCAS.

NICOLE.

LE SEIGNEUR.

UN PAYSAN.

PAYSANS ET PAYSANNES.



La Scène est dans la Maison de Madame Morosine.

Nota. Les Scènes 5 & 6 sont imitées d'une Pièce Anglaise intitulée : *La Tempête.*



GEORGET ET GEORGETTE, OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.
URSINUS, MOROSINE.

MOROSINE.

A RIETTE.

EH? oui, voisin, je vous assure
Que les hommes ne valent rien.

URSINUS.

Fort bien!

Et moi, voisine, je vous jure
Que c'est vous qui ne valez rien.

ENSEMBLE.

Non { les hommes } ne valent rien.
 { les femmes }

MOROSINE.

Qui trouble la paix du ménage?

URSINUS.

C'est la femme.

MOROSINE.

C'est le mari.

Pour un rien Monsieur fait tapage

URSINUS.

Et Madame ne fait qu'un cri.

ENSEMBLE.

A la Ville;

D'humeur civile:

Diable à la maison.

Jamais { Femme } n'entend raison.
 { Mari }

A s

GEORGET ET GEORGETTE,

MOROSINE.

Mais, Monsieur Ursinus, je voudrois bien savoir ce qui vous fait parler si mal des femmes ?

URSINUS.

Mais, Madame Morosine, je voudrois que vous me disiez ce qui vous fait parler si mal des hommes ?

MOROSINE.

L'expérience, -voisin.

URSINUS.

Et moi, voisine, une longue épreuve.

MOROSINE.

Feu mon mari...

URSINUS.

Ma défunte femme...

MOROSINE.

Etoit bien le plus grand coquin...

URSINUS.

Etoit bien la plus méchante femelle...

MOROSINE.

AIR: *Quand l'Auteur de la Nature,*
Chaque jour d'humeur légère,
Courtisant toujours la moins sévère
par-tout il cherchoit à plaire;

Sa maison

Restoit à l'abandon.

Les dons qu'il craignoit de me faire
Pour sa belle ne coutoient guere.

Tout pour elle,

L'infidelle,

Sans pitié

Laissoit là sa moitié

Ce n'est pas qu'on s'en soucie;

Mais enfin quelquefois on s'ennuie;

D'ailleurs on n'est pas ravie

Quand le bien

Ainsi devient à rien.

URSINUS.

AIR: *Vaudeville d'Epicure.*

Professeur de Philosophie,

Dans Paris je tenois un rang:

Mais ma femme, & vive jolie,

M'y causoit beaucoup de tourment.

Qu'à de chagrin l'hymen expose,

Lorsque l'on n'a point, par malheur,

Pour prendre joliment la chose,

La tranquillité d'un Seigneur;

Dès que j'en fus débarrassé, je vins me cacher dans ce village, où le Seigneur me donna une retraite ainsi qu'à vous.

MOROSINE.

Parcille raison m'y conduis, je n'ai dessein que d'y vivre

OPERA-COMIQUE.

Ignorée, & pour jamais je renonce aux hommes.

URSINUS

Je ne veux plus entendre parler des femmes.

SCENE II.

URSINUS, MOROSINE, LUCAS.

LUCAS.

Bon jour, Monsieur Ursinus... Sarviteur, Madame Morosine.

URSINUS.

Bon jour, Lucas.

MOROSINE.

Tu as bien l'air d'un vaurien.

LUCAS.

Fort à votre service, & si vous voulez, même dès aujourd'hui, je vous appartiendrons.

MOROSINE.

Que veux-tu dire ?

LUCAS.

Que votre fille est toute charmante ; je l'ons apperçue par dessus les murs de votre jardin, & il ne tiendra qu'à vous que je sois votre gendre. Vous ferez une bonne emplette, au moins.

URSINUS.

Auriez-vous une fille, Madame Morosine ?

MOROSINE.

Je ne fais pas seulement ce que veut dire ce benêt-là.

LUCAS.

Vous voilà encore sur la négative, Cela me confirme un certain bruit.

MOROSINE.

Et quel bruit ?

LUCAS.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Chacun dit com'ça, dont j'enrage,

Que vous voulais que votre enfant

Soit toujours comme une sauvage

Sans voir un homme seulement.

Jarni, cela m'impatiente :

Croyais-vous qu'on va vous souffrir

Antarrer une jeune plante

Qui ne demande qu'à venir.

MOROSINE,

Voilà de fots discours.

LUCAS.

Allons, touchez-là, sans barguigner : quoique vous foyez une Bourgeoise, je ne sommes pas un parti à dédaigner.

AIR : *Ton humeur est Cathérine.*

Le Seigneur de ce village

6 **GEORGET ET GEORGETTE ;**

De ma mere étoit l'ami.
Je suis son filleul, je gage
Qui me fra queuq'bon parti.

MOROSINE.

Voyez la belle espérance ;
URSINUS.

J'admire sa bonne foi.
LUCAS.

Il a trop de conscience,
Pour n'avoir pas soin de moi.

MOROSINE.

Vas te promener, je n'ai pas de fille ; & quand j'en au-
rois une, ce ne seroit pas pour toi.

LUCAS.

ARIETTE.

On enferme vainement
Une volage fauvette ;
La liberté lui plaît tant,
Qu'à toute heure alle la guette :
La cage s'ouvre un instant ;
L'oiseau s'envole en chantant.

Au revoir, Monsieur Ursinus. Sarviteur Madame Morosine ;
j'allons toujours prévenir mon Parrein.

SCENE III.

MOROSINE, URSINUS.

URSINUS.

EST-CE que vous avez une fille, Madame ?

MOROSINE.

Oui : mais comme mon mari m'a rendu très-malheureuse,
j'avois pris le parti de ne pas lui laisser voir d'homme.
J'ai même mis auprès d'elle une petite fille que j'ai élevée,
& qui est aussi ignorante. Je voulois leur épargner les cha-
grins que j'ai éprouvés : mais je commence à m'apercevoir
que je ne pourrai y ré sŕr.

URSINUS.

Je suis dans le même cas. J'ai un fils, il n'a jamais vu de
femme, & je les lui ai toujours peintes comme très-dangereuses.
Mais c'est un petit drôle qui ne sera pas long-tems ma dupe.
Si vous saviez quelle éducation je lui ai donnée ?

MOROSINE.

Si vous saviez combien ma Georgette a d'esprit !

URSINUS.

Voulez-vous profiter d'un bon avis ? Recueillons le fruit de
nos soins : épousez mon fils, & donnez-moi votre fille.

OPERA-COMIQUE.

MOROSINE

Soit. J'imagine que nous serons satisfaits de ces enfans.

URSINUS.

C'est une cire molle que nous formerons comme nous voudrons.

MOROSINE.

En ce cas, faites faire le Contrat, avant que Lucas ait le tems d'informer le Seigneur. La journée est déjà avancée; tâchez de finir ce soir.

URSINUS.

Ne prévenez pas votre fille.

MOROSINE.

Ne parlez point non plus à votre fils.

URSINUS.

N'ayez pas peur. Mais je me souviens que je suis entré par notre porte de communication : je crois l'avoir laissée ouverte; je cours la fermer.

MOROSINE.

Je prendrai ce soin-là moi-même; allez chez le Notaire.

SCENE IV.

MOROSINE.

Air : Nous autres bons Villageois.

QUEL plaisir, quand un Amant
Ne connoît point l'Amour encore,
Et sans art, tout bonnement,
Cherche à prouver qu'il vous adore;
Qu'il est flatteur de le former
Dans cet art si charmant d'aimer!
De sa leçon par amitié
On partage au moins la moitié.

SCENE V.

MOROSINE, GEORGETTE, NICOLE.

GEORGETTE.

AH! Maman, dites-moi une chose? Nicole a toujours peur quand nous nous promenons dans le jardin; elle dit que l'homme pourroit bien monter par-dessus les murs. Est-il vrai?

MOROSINE.

Elle a raison, & il ne faut pas y rester long-tems.

GEORGETTE.

Je voudrois pourtant bien voir un homme.

MOROSINE.

Ne souhaitez pas sa vue : vous ne tarderiez pas à vous en repentir.

GEORGET ET GEORGETTE;
GEORGETTE.

Air : Ah ; mon mal ne vient que d'aimer.
Vous nous dites , à tout moment ,
Que l'homme est un monstre , un méchant
Qui nous cause bien du souci ,
Je vous crois très-sincere ;
Mais daignez donc nous dire aussi
Quel mal il peut nous faire ?

MOROSINE.

Figurez-vous tout ce que vous pouvez imaginer de plus cruel ;

GEORGETTE.

Tous ces hommes que vous nous avez montrés sur nos tapisseries ont pourtant l'air si doux ?

MOROSINE.

C'est pour cela qu'ils sont plus à craindre. A les voir si séduisants , on ne les croiroit pas capables de la moindre perfidie.

GEORGETTE.

Tenez , je voudrois en voir un ; je suis sûre que j'appaiserois sa rage.

MOROSINE.

Comment feriez-vous ?

GEORGETTE.

Air : M. le Prévôt des Marchands.

Sans cesse je le flatterois ,
Sans cesse avec lui je jouerois
Comme avec un chat qui badine.
Je sçaurois me faire à ses tours ;
Et , par amitié , j'imagine
Qu'il feroit patte de velours.

MOROSINE.

Air : De l'amour je subis les loix.

Je ne veux point vous exposer :
Je connois ce que l'on doit craindre.
Quand l'homme veut intéresser ,
Il est soumis , adroit à feindre ;
Mais dès qu'on le souffre aisément ,
Alors son audace est extrême.
Ce qu'on risque , en l'apprivoisant

Trop souvent

Je l'éprouvai moi-même.

GEORGETTE.

Est-ce que l'homme vous auroit fait quelque méchanceté ?

MOROSINE.

Taisez-vous , & songez à ne pas rester long-tems dans cette salle , il pourroit fort bien y venir.



SCENE.

SCENE VI.

GEORGETTE, NICOLE.

NICOLE.

M Ademoifelle, allons-nous en.

GEORGETTE.

Un moment.

NICOLE.

Non, non, partons.

GEORGETTE.

Pourquoi ne voulez-vous pas rester ?

NICOLE.

Madame dit que l'homme pourroit venir ici.

GEORGETTE.

Tant mieux, nous le verrons.

NICOLE.

Peufez-vous à ce que vous rifquez ?

Air: *Entre l'Amour & la raifon.*

Je veux en courir le danger.

NICOLE.

Voulez-vous vous faire manger ?

GEORGETTE.

Ah, Dieux ! qu'elle peur est la vôtre !

Songez qu'il ne pourra jamais

En mordre qu'une à la fois....

NICOLE.

Mais

Il nous mordra l'une après l'autre.

GEORGETTE.

Ah ! que vous êtes poltrone ! vous n'êtes donc pas curieuse

NICOLE.

Si fait.

GEORGETTE.

Air: *De tous les Capucins.*

Je prétends rifquer l'aventure.

NICOLE.

N'en faites rien, je vous conjure.

GEORGETTE.

Pourquoi ?..

NICOLE.

Je ne puis le souffrir ;

Et je ferois trop affligée,

S'il alloit vous faire périr.

GEORGETTE.

Oh ! je vous fuis bien obligée.

NICOLE.

Laissez-moi plutôt m'exposer au péril.

30 GEORGETTE ET GEORGETTE,
GEORGETTE.

Je ne suis pas peureuse.

NICOLE.

Je ne le souffrirai point.

GEORGETTE.

Pour quelle raison ?

NICOLE.

Air : je suis pour les Dames , moi.

Que voulez-vous que dise votre mere ,

Si le monstre vous mord ?

GEORGETTE.

Ne craignez rien , j'en ferai mon affaire.

NICOLE.

Ah ! j'aurois toujours tort.

Rentrez.

GEORGETTE.

Non , non.

NICOLE.

Que vous êtes étrange !

GEORGETTE.

Je veux qu'il me mange , moi ; je veux qu'il me mange.

MOROSINE , dans la coulisse.

Nicole ?

NICOLE.

Mademoiselle , Madame vous appelle.

GEORGETTE.

Non , c'est vous.

NICOLE.

Vous êtes bien curieuse ? Et cela n'est pas bien.

GEORGETTE.

Vous l'êtes autant que moi.

MOROSINE , dans la coulisse.

Nicole ?

GEORGETTE.

Vous voyez que c'est vous que Maman appelle.

NICOLE.

Mademoiselle , si vous le voyez , examinez-le bien , je vous prie , & vous me direz après , tout ce que vous aurez vu.

SCENE VII.

GEORGETTE.

ARIETTE.

Sûrement je le verrai :

On a beau dire & beau faire ,

Sûrement je le verrai.

Malgré ma mere

Je le connoîtrai.

Oui, oui; cette défense
 Accroit mon impatience.
 Maman n'en a pas tant sû,
 Sans l'avoir vû,
 Sûrement, &c.
 De tout on me fait mystère;
 Eh! bien,
 Je sçais ce que je ferai,
 Je n'épargnerai rien,
 Je chercherai si bien,
 Que je saurai
 Tout ce qu'on veut me taire.
 Sûrement, &c.

SCENE VIII.

GEORGET, GEORGETTE.

GEORGETTE.

J'Entends quelqu'un monter. Si c'étoit l'homme? cachons-nous ici; il ne pourra pas m'apercevoir.

GEORGET.

ARIETTE.

Toujours mon pere,
 D'un ton severe,
 Au logis me tient enfermé,
 Cela ne me plaît guere.
 Je serois si charmé
 De m'instruire!
 Je le peux;

Contentons nos vœux.

Il a beau dire,

Je veux tout voir,

Et tout savoir.

Il a laissé la porte ouverte,

J'en ai profité.

Puisque j'ai la liberté,

Courons à la découverte.

Seul à la maison,

Toujours je-m'ennuie.

N'ai-je pas raison

De chercher compagnie?

Malgré lui, nous en trouverons;

Nous verrons.

GEORGETTE.

Voilà, à peu près, comme on m'a dit que l'homme étoit fait.

11: GEORGET ET GEORGETTE;

GEORGET.

Mon pere ne cesse de me répéter que je dois craindre la femme ; mais il ne me dit pas pour quelle raison.

GEORGETTE.

Il ne me voit pas. . . Approchons doucement pour l'examiner.

GEORGET.

Air: *De Mademoiselle Arnout.*

Le paon séduit par son plumage,
Le rossignol plaît par ses chants ;
Dans les canaux le poisson nage,
Et le mouton pâit dans les champs,
Tout a son emploi sur la terre ;
On me l'a dit toujours ainsi:
Je voudrais bien savoir aussi

~~Ce que la femme peut y faire.~~

GEORGETTE.

S'il pouvoit rester là, je le verrois tout à mon aise.

GEORGET.

J'ai trouvé moyen de sortir aujourd'hui ; je chercherai tant que je trouverai quelque femme. On veut m'effrayer, mais je ne crains rien ; il faut être résolu.

Il vient à moi.

GEORGET.

Quel est cet objet charmant ? Je n'ai rien vu d'égal à lui... rien n'approche de sa beauté : que j'ai de plaisir à le voir !

GEORGETTE.

Qu'il est joli.

GEORGET.

Air: *Nous jouissons dans nos hameaux.*

Rien n'est si beau que cet objet ;

Il plaît, il intéresse ;

Vers lui certain charme secret

Et m'attire & me presse.

Plus je le vois, plus de le voir

Je sens naître l'envie.

A l'admirer matin & soir

Je passerai la vie.

GEORGETTE.

Beau monstre, je vous prie, ne me faites pas de mal.

GEORGET.

Air: *Nous sommes Précepteur d'Amour.*

Ah cela parle.. Et quelle voix !

Que ce son enchanteur me touche !

Ah ! faites encore une fois

Parler une si belle bouche,

GEORGETTE.

J'ai tant de plaisir à vous voir : auriez-vous bien le cœur de me faire du mal ?

GEORGET.

Qui donc êtes-vous ?

Je suis...

GEORGET.

Ne seriez-vous point une femme?

GEORGETTE.

On me l'a dit ainsi.

GEORGET.

Ah ? Ciel ! dès que je l'ai vue , mon trouble devoit bien m'annoncer mon malheur... Quelle est jolie ? ... Il est pourtant vrai que cet instant me causera , peut être bien du chagrin.

GEORGETTE.

Air : *Le Confiteor.*

Qui , moi , vous causer du chagrin !

Hélas ? c'est bien me faire injure.

Jamais je n'en aurai dessein ,

Et si je pouvois , je vous jure ,

Travailler à votre bonheur ,

Je le ferois de tout mon cœur.

GEORGET.

Qui ne la croiroit pas ? mais n'allez point me tromper ; car je vous assure que je m'en vengerois vivement.

GEORGETTE.

Vivement ? Ah ! j'ai peur ... mais il ne semble pas si méchant ? ... on dit pourtant que vous ne cherchez que l'occasion de me faire de la peine.

GEORGET.

J'aimerois mieux m'en faire à moi-même.

GEORGETTE.

Air : *Un petit moment plus tard.*

Vous êtes un homme pourtant ;

Du moins je le pense

GEORGET.

De moi que craignez-vous donc tant ?

GEORGETTE.

J'en tremble d'avance ;

Mais il paroît si poli ;

Hélas ? que je suis émue ;

Dites-moi , l'êtes-vous ? ...

GEORGET.

Oui.

GEORGETTE.

Je suis perdue.

GEORGET.

Ah ? si je vous effraie , je voudrois dans l'instant devenir une autre créature.

GEORGETTE.

Non , non , ne changez point.

GEORGET.

Vous craignez ma présence ; moi , je craignois la vôtre ; peut-être est-ce pour nous un malheur de nous trouver ensemble.

Cela seroit bien facheux.

GEORGET.

ARIETTE.

Votre main est comme la mienne.

GEORGETTE

Eh ? oui vraiment.

GEORGET.

Souffrez que je la tienne.

GEORGETTE

Mais...

GEORGET.

Un instant.

Souvent.

J'ai pris la main de mon pere.

GEORGETTE.

Souvent

J'ai pris la main de ma mere.

GEORGET.

Je ne fais pourquoi ;

Mais le sentiment que j'éprouve

Est tout nouveau pour moi.

GEORGETTE.

La peine où je me trouve ,

Je l'ignorois jusqu'à présent.

ENSEMBLE.

Dieux quel moment !

GEORGETTE.

Hélas ? je commence à craindre ,

Car je sens palpiter mon cœur.

GEORGET.

Je ne fais si je dois m'en plaindre ,

Mais tout-à coup certaine ardeur...

GEORGETTE.

Auprès de vous , quel trouble ainsi m'agite ?

GEORGET.

Auprès de vous, quels sont ces mouvemens ?

ENSEMBLE.

Je sens

GEORGET

Air : Hélas ? Maman.

Vous rencontrer une fois dans la vie,

Ce fut toujours ma curiosité.

GEORGETTE.

Pareil désir m'a toujours poursuivie.

Est-ce un malheur de l'avoir contenté ?

ENSEMBLE.

Faut-il hélas ? que nous perdions la vie

Pour un instant de curiosité ?



SCENE IX.

GEORGET, GEORGETTE, URSINUS.

URSINUS.

Voici notre affaire en bon train. Ah ! Ciel ! que vois-je ?
 GEORGETTE.

Encore un ; que vais-je devenir ?
 URSINUS, à Georgette.

Pourquoi êtes-vous ici ? allez-vous-en.

GEORGET,
 Mon père, je ne craindrai rien avec vous.

URSINUS.
 C'est, sans doute, la fille de Madame Morosine, qu'elle est aimable ?

GEORGETTE.

Ah !

URSINUS.

N'ayez pas peur, ma petite, je n'ai pas dessein de vous déplaire.

GEORGETTE.

Je ne me fie pas à vous ; vous avez l'air plus effrayant que lui.

URSINUS.

Je ne suis pourtant pas si à craindre pour vous. La jolie enfant ! ... Vous n'êtes pas parti.

GEORGET.

Je veux voir comment vous ferez pour vous défendre d'elle, afin de faire de même une autrefois.

SCENE X.

GEORGET, GEORGETTE, URSINUS, LUCAS.

LUCAS.

AH ! jarnigué, que j'aurons du plaisir !

URSINUS.

Ciel ! c'est Lucas ; tout va se découvrir ?

LUCAS.

Eh ! mais, c'est ma brunette.

GEORGETTE.

Encore un monstre, où me cacher ?

URSINUS.

Tu vas l'effaroucher.

N'ayez pas peur, Georgette.

GEORGETTE.

Ah ! maman, venez donc.

LUCAS.

Rassurez-vous, ma fille ;

GEORGET ET GEORGETTE;

Vous voyez un bon drille.

GEORGETTE.

Ah ! Messieurs les monstres , pardon.

URSINUS.

N'ayez pas peur , Georgette.

LUCAS.

Ne craignez rien , poulettes

GEORGETTE.

Ah ! maman , venez donc.

SCENE XII.

GEORGET, GEORGETTE, URSINUS, LUCAS, MOROSINE.

MOROSINE.

Ciel ! ma fille avec trois hommes !

URSINUS.

Madame il paroît que vous la gardez à vûe.

MOROSINE.

Monfieur, je crois que c'est là votre fils.

URSINUS.

Oui, Madame : il est parti malheureusement, & je l'ai trouvé avec Georgette.

MOROSINE.

Rentrez, petite sotte ; je vous apprendrai à rester ici, après vous l'avoir défendu.

GEORGETTE.

Air : *Je ne dois plus feindre.*

J'ai voulu connoître moi-même
De l'homme la malice extrême,
Et si tout ce qu'on dit de lui
Étoit véritable & sincère.
Passez-le moi pour aujourd'hui,
Je ne le ferai plus, ma mere.

MOROSINE.

Rentrez, vous dis-je ?

GEORGETTE.

Maman, je veux voir comment vous ferez pour vous débar-
rasser de tous ces monstres-là.

LUCAS.

Madame Morosine, il ne s'agit plus de différer : parlons net.

Air : *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

Ce seroit conscience
De laisser cet enfant
Toujours dans l'ignorance :
Ça touchez-là, mamam.
Ah ! vous n'avez qu'à dite,
Al' ne chaumera pas ;
Il lui faut, pour l'instruire,

OPERA-COMIQUE.

Il lui faut un Lucas.

MOROSINE.

Ne t'ai-je pas déjà dit qu'elle ne seroit pas pour toi.

LUCAS.

Nous varrons. J'ons la parole de mon Parrein, j'allons tout lui conter : j'ons même à vous dire qu'il est ici, & qu'il veut vous parler. (*Il sort.*)

MOROSINE, à *Georgette qui regarde Georget.*

Eh bien ? petite fille, que faites-vous là ?

GEORGETTE.

Je n'ai pas si peur de celui ci que des autres.

MOROSINE.

Rentrez... Hem !

GEORGETTE.

Y a-t-il plus de risque pour moi que pour vous.

SCENE XII.

MOROSINE, URSINUS, GEORGET.

URSINUS, à *Georget.*

Où allez-vous ?

GEORGET.

Air : Monsieur le Prévôt des Marchands.

Monsieur, vous me dites toujours
Que la femme nous fait cent tours,
Et ne cherche qu'à nous surprendre,
Je la suis, afin d'en juger :
Jamais on ne peut se défendre,
Si l'on ne connoît le danger.

URSINUS.

Non, non, restez.

MOROSINE.

Monsieur Ursinus, il faut empêcher Lucas d'obtenir Georgette. Le Seigneur d'ici est un homme d'importance de qui nous dépendons. Je ne puis agir contre sa volonté. Allez lui parler vous-même, il est raisonnable ; plaidez votre cause le mieux que vous pourrez.

URSINUS.

Ne vous inquiettez pas ; le prix que j'espère me rendra éloquent.... Georgette est toute charmante.

SCENE XIII.

MOROSINE, GEORGET.

MOROSINE.

A Pprochez ici, mon fils.... eh ! bien... Qu'avez-vous ?
Vous paroissez de mauvaise humeur. C

18 GEORGET ET GEORGETTE;

GEORGET.

Mon pere ne veut pas que j'aille parler à cette femme ;
il y va bien, lui.

MOROSINE.

Celle-là est trop à craindre pour vous.

GEORGET.

Je n'en crois rien.

MOROSINE.

Vous n'en croyez rien ?

GEORGET.

AIR.

Non, la femme n'est point méchante,

Son minois est trop joli.

Non, cet œil si doux qui m'enchanté

N'est point un œil ennemi.

En moi sa beauté parfaite

Fait naître un charmant désir ;

Tout me dit qu'elle n'est faite

Que pour donner du plaisir.

Quelle raison empêche mon pere de me dire pourquoi la femme.

MOROSINE

Je vous le dirai, moi.

AIR :

* On passe cet Air.

Rien

Ne feroit bien,

Sans la femme ici - bas

Ses doux appas

Chassent les allarmes !

C'est par ses charmes

Qu'elle regne en tout lieux ;

Pour toutes armes

Elle n'a besoin que de ses yeux.

L'homme languit

Dès qu'il la craint & la fuit ;

Toujours charmante

Sa vue enchante :

Tout lui cède

On s'en fait même un honneur ;

Mais qui la possède

Connoît le bonheur.

GEORGET.

Oh ! à présent que je suis libre, je saurai bien m'instruire
tout seul.



SCENE XIV.

MOROSINE, GEORGET, URSINUS, LUCAS.

URSINUS ET LUCAS.

ARIETTE.

Eh ? oui, oui, { Bon homme, } on verra
 { Lucas, }

Qui de nous deux l'emportera.

URSINUS.

J'épouserai Georgette.

LUCAS.

J'aurons cette poulette.

URSINUS.

Elle fera pour nous.

LUCAS.

Bon homme, y pensez-vous ?

URSINUS.

J'instruirai son innocence.

LUCAS.

Ah ? vous badinez, je pense.

URSINUS ET LUCAS.

Eh ? oui, oui, { Bon homme, } on verra
 { Lucas, }

Qui de nous deux l'emportera.

MOROSINE.

Quel est donc le sujet de votre dispute ?

URSINUS.

Je viens de voir le Seigneur ; il m'a dit qu'il vouloit absolument qu'on s'en rapportât au choix de Georgette. Ainsi il prétend que nous lui parlions tous deux dans cette salle, & celui qui la lui amenera fera son époux.

LUCAS.

Y consentez-vous, Madame Morosine ?

MOROSINE.

Oui, si cela est de l'avis de Monsieur Ursinus.

URSINUS.

Il le faut bien. D'ailleurs, je serai bien aise de montrer à ce nigaud qu'on peut l'emporter sur lui.

MOROSINE.

Je vais vous envoyer ma fille ; & faire apporter la miere ; car il est déjà nuit.



SCENE XV.

URSINUS, LUCAS.

URSINUS.

Air : Nous autres bons Villageois.

MA fois vous risquez gros jeu ?
Epouser fille si charmante.

URSINUS.

Crois-tu donc risquer si peu ?

LUCAS.

La petite est toute innocente ?

URSINUS.

Ah ; tant mieux ; comme je voudrai,
Sans peine je la formerai.

LUCAS.

Pour instruire un pareil tendron,
Il faut bien un autre luron.

URSINUS.

Lucas se croit un homme d'importance ; mais voici Georgette, nous verrons si elle aura aussi bonne opinion de toi.

LUCAS.

Je gage à coup sûr qu'elle ne l'aura meilleure de vous.

SCENE XVI.

URSINUS, LUCAS, GEORGETTE.

URSINUS,

APprochez, ma belle Enfant.

LUCAS.

Venez, Poulette.

URSINUS,

Vous n'avez plus si peur de nous.

LUCAS.

N'est-il pas vrai que nous n'avons pas l'air si effrayant ?

GEORGETTE.

AIR.

Non, je ne croirai plus
Ce qu'on me dira là-dessus.
Non, non, l'homme en effet
N'est pas si méchant qu'on le fait.
Mamam avoit beau dire :
Je la voyois fourire,
Je me doutois bien
Qu'il n'en étoit rien.

Pourquoi donc de la sorte

Crier à chaque instant ?

Je l'ai vu cependant,

Et je n'en fais point morte.

Le Seigneur m'a dit que Mamam m'avoit toujours trompée.

URSINUS.

Ne vous a-t-il pas dit aussi que vous deviez épouser l'un de nous deux ?

GEORGETTE.

Oui.

URSINUS.

Eh ? bien, ma charmante, est-ce moi que vous voulez ?

LUCAS.

Est-ce moi, ma Reine ; qui vous fais plus de plaisir ?

SCENE XVII.

URSINUS, LUCAS, GEORGETTE, GEORGET.

GEORGET, à part.

AH ! la voici ; mais elle est avec mon pere & cet autre homme. S'ils me voient, ils me renvoyeront ; que ferai-je ? .. Eteignons. . . .

URSINUS.

Oui, mon petit chat... Pourquoi Lucas, éteins-tu cette lumiere ?

LUCAS.

Ce n'est pas moi.

URSINUS.

Nous ne sommes ici que nous deux ; & c'est toi ou moi.

LUCAS.

Pargué, c'est vous.

URSINUS.

Tu es un effronté menteur.

GEORGET.

Georgette.

GEORGETTE.

Plait-il.

GEORGET.

C'est moi, ne craignez rien.

URSINUS.

J'étois sûr que c'étoit Lucas qui avoient éteint la lumiere

GEORGET.

Je fais bien des choses depuis que j'ai vu le Seigneur.

URSINUS.

Eh ! que fais-tu donc tant, Lucas ?

GEORGETTE.

Il m'a tout appris.

LUCAS.

Que peut-il vous avoir appris, bon homme ?

GEORGET ET GEORGETTE.

GEORGET, *à demi voix.*

Air: Réveillez-vous, belle endormie,

Ah ! qu'il m'a rassuré, Georgette!...

URSINUS.

Hem, que dis-tu là tout bas ?

GEORGET.

Suite de l'air.

Il dit que pour vous je suis fait...

LUCAS.

Parlez haut, Monsieur Ursinus, parlez haut.

GEORGETTE.

Suite de l'air.

Il dit que pour vous je suis faite.

GEORGET ET GEORGETTE

Mon cœur le pensoit en secret.

URSINUS.

Air: Chacun à son tour.

Lucas, à la fin je me lasse,

LUCAS.

Vous n'vous lassez pas de parler,

URSINUS.

Lucas, finiras-tu, de grâce ?

LUCAS.

Voulez-vous toujours babiller ?

Comptez-vous parler seul à Georgette

N'ons-je pas aussi notre amour ?

Chacun à son tour.

Lirons, lirette,

Chacun à son tour.

GEORGET.

Le Seigneur m'a bien dit que nous ne devons pas craindre de nous trouver ensemble.

URSINUS.

Encore...

LUCAS.

Pargué, Monsieur Ursinus, vous êtes un grand babillard.

URSINUS.

Air: Que chacun de nous se livre.

Ton impudence est extrême.

LUCAS.

Pour soi, chacun est ici.

URSINUS.

Parles-tu toujours de même.

LUCAS.

Jasez-vous toujours ainsi ?

URSINUS.

Pareille rodomontade

Ne durera pas toujours.

OPERA-COMIQUE.

23

LUCAS.

Ah ! vous en ferez malade,
Bon homme, au moins pour huit jours.

URSINUS.

Tu le prends sur ce ton-là ?

LUCAS.

C'est comme ça que vous agissais ?

URSINUS.

Eh ! bien, nous verrons

LUCAS.

Oui, nous verrons.

URSINUS, prend une main de Georget qui tremble
Rassurez-vous, mon enfant.

LUCAS, prend l'autre main de Georget.

Ne craignez rien, Poulette.

URSINUS.

(Ils baïssent chacun une main de Georget qui embrasse Georgette.)
Lucas ?

LUCAS.

Monsieur Ursinus ?

URSINUS.

Qu'en penses-tu ?

LUCAS.

Qu'en pensez-vous vous-même ?

URSINUS.

Ah ! le nigaud !

LUCAS.

La bonne dupe que ce vieillard !

GEORGET.

Air : Du Confiteor.

Dans la nature, est-il un bien
Egal à celui qui m'enchanté ?

URSINUS.

Quelle rage as-tu de parler bas ? Voyons un peu ce que
tu peux dire.

GEORGET, Suite de l'air.

Mais cependant je voudrais bien
Sur cette bouche si charmante....

LUCAS.

Voyons un peu ce que vous jaisais.

GEORGET.

Suite de l'air.

Prendre encore un petit baiser.

GEORGETTE.

Ah ! peut-t-on vous le refuser ?

LUCAS.

Air : Tremouffez-vous donc.

Jarni, ça pas' la raillerie.

URSINUS.

Quoi ! Lucas, n'es-tu pas honteux ?

Oser pousser l'effronterie ?

GEORGET ET GEORGETTE

LUCAS.

Qui vous croiroit si dangereux ?

GEORGET.

Venez avec moi, ma Georgette,

Le Seigneur nous attend la-bas.

(*Georget & Georgette sortent.*)

URSINUS.

Respecte un peu cette poulette.

LUCAS.

Entendez-vous, ça n'fe fait pas;

Jarnigué, c'est qu'ça n'convient pas.

SCENE XVIII.

URSINUS, LUCAS.

URSINUS.

ARIETTE.

Avoir cette insolence ?

LUCAS.

En ma présence ?

URSINUS.

Hardiment,

Embrasser cet enfant ?

LUCAS.

Qui croiroit qu'à votre âge

On ne fut pas plus sage.

URSINUS.

Ce n'est pas moi.

LUCAS.

C'est vous.

URSINUS.

C'est toi.

ENSEMBLE.

Ce n'est pas moi.

LUCAS

C'est vous.

URSINUS.

C'est toi.



SCENE

SCENE XIX.

URSINUS, LUCAS, MOROSINE.

URSINUS.

TU es un grand maraut ; mais je ne veux pas disputer plus long-tems. Allons parler au Seigneur ; Georgette se décidera devant lui. Venez , petite.

LUCAS.

Eh ! bien , oui. Allons , Poulette.

SCENE DERNIERE.

URSINUS, LUCAS, MOROSINE, LE SEIGNEUR, GEORGET, GEORGETTE, PAYSANS, PAYSANNES, DOMESTIQUES, avec des flambeaux.

URSINUS.

AH ! Ciel ?

MOROSINE.

Que vois je ?

LUCAS.

Pargué nous n'avons pas mal pris le change.

UN PAYSAN.

AIR.

Dançons tous au mariage
De Georgette & de Georget.
Tous deux à-peu-près du même âge,
L'un de l'autre ils font bien le fait.
Est-il un plus bel assemblage ?
Que leur bonheur soit complet !
Dançons tous au mariage
De Georgette & de Georget.

MOROSINE.

Monsieur, qu'est-ce que cela veut dire ?

LE SEIGNEUR.

Madame, n'ai-je pas promis que celui qui m'ameneroit Georgette seroit son époux ; Monsieur Ursinus & Lucas y prétendoient ; mais Georget est venu avec elle ; en conséquence je les ai unis ensemble, & je me charge de leur établissement.

D

LUCAS.

Mon Parrain, ce n'est pas là ce que vous m'avez promis:

LE SEIGNEUR.

J'en suis fâché par rapport à toi, mon pauvre Lucas; mais pour Monsieur Ursinus & Madame Morosine, ils doivent s'estimer heureux que je borne à ce mariage la punition que mérite leur conduite envers ces enfans.

GEORGETTE.

Air: *Ma voisine a fait un faux pas.*
 Cent fois vous m'avez dit, Maman
 Que l'homme, ce monstre méchant,
 Nous causoit des peines cruelles.
 Peut-être un jour je le sçaurai:
 Maman, quand je vous reverrai,
 Je vous en dirai des nouvelles.

URSINUS.

Voilà les femmes?... Comme cette petite friponne m'a attrapé?... Mais je consens de bon cœur qu'ils soient uni, & je prends la chose en Philosophe.

MOROSINE.

Je vois bien qu'il faut se décider. Soit: qu'ils ayent donc plus de bonheur que moi.

LUCAS.

Pargué, je vais faire itou de même. J'en avons pardue une, j'en trouverons deux; ne songeons qu'à nous réjouir.

LE SEIGNEUR.

C'est prendre son parti comme il faut.

ARIETTE.

Livrez-vous à l'allégresse,
 Heureux Amans,
 Que la tendresse
 Remplisse tous vos momens.

GEORGET ET GEORGETTE.

Pour moi le bonheur suprême.
 Sera de te voir tous les jours,
 De te dire que je t'aime,
 Et que je t'aimerai toujours.

TOUS.

Livrez-vous à l'allégresse,
 Heureux Amans,
 Que la tendresse
 Remplisse tous vos momens.



V A U D E V I L L E .

LE CHŒUR.

Allons , gai , divertissons-nous ;

Quand on se marie

Tout rit dans la vie.

Allons , gai , divertissons-nous ;

C'est le beau jour des époux.

GEORGET.

Jusqu'à cet instant l'ignorance

Maitrise toujours mon esprit.

Il est bien des choses , je pense ,

Dont je ne suis pas fort instruit.

Que pourrons-nous faire en ménage ,

Georgette ? Je n'en fais trop rien ;

Mais en te regardant , je gage

Que je le devinerai bien.

LE CHŒUR.

Allons , gai , &c.

GEORGETTE.

A quatorze ans une fillette

Voudroit tout entendre & tout voir.

Dans un coin toujours elle guette ,

Curieuse de tout sçavoir.

Le doute qui commence à naître

Déjà l'instruit légèrement.

Un jeune homme vient à paroître

Tout est déviné dans l'instant.

LE CHŒUR.

Allons gai , &c.

MOROSINE.

Contre les amours en colere

En vain on veut briser leurs traits.

Philosophes , d'humeur sévere ,

Y renoncez-vous pour jamais ?

Voit-on une fille jolie ,

La tête tourne au même instant :

Le Sage fait une folie ,

Et c'est l'ouvrage d'un enfant.

LE CHŒUR.

Allons , gai , &c.

URSINUS.

Une Prude à mine discrète ,

De son prochain médit tout haut ;

Mais tout bas la Dame en cachette

Chérit quelque léger défaut.
Quand l'Amour badine avec elle
C'est en grand secret pour son bien,
Et plus d'une fois avec elle
Il a joué qu'on n'en fait rien.

LE CHŒUR.

Allons, gai, &c.

LUCAS.

En ce siècle ici l'innocence
Trouve à s'instruire heureusement.
Fillette, sans expérience,
Est chose bien rare à présent.
Si l'on n'admettoit en ménage
Qu'une Georgette & qu'un Georget,
Le Notaire auroit peu d'ouvrage,
Et pourroit bien fermer tout net.

LE CHŒUR.

Allons gai, &c.

LE SEIGNEUR, *au Parterre.*

Lorsque nous chantons la puissance
Du Dieu charmant qui fait aimer,
Quelquesfois par votre présence,
Messieurs, daignez nous animer.
Que votre bonté soit complète,
Et nous priérons pour vous l'Amour
Qu'il engage quelque Georgette
A vous payer d'un doux retour.

LE CHŒUR.

Allons, gai, &c.

20 JJ 63

FIN.